

# Le dortoir d'Ina Percevoir

Cousine d'Ines Pérée et d'Inat Tendu<sup>1</sup>

aide-mémoire

Monique Juteau

« [...] *c'est peut-être l'humour  
qui meurt en dernier.* »

– Marie-Renée Lavoie, *Autopsie d'une femme plate*

*Qu'est-ce que le terme « visibilité », et à l'inverse « invisibilité », évoque chez vous lorsque vous pensez aux écrivaines de votre génération ?* Quand LQ m'a posé cette question, je me suis souvenue de l'émission *L'homme invisible* que, petite, je regardais à la télévision en me demandant si ce monsieur se promenait nu, car normalement on aurait dû voir ses vêtements. Mon frère m'avait alors expliqué qu'il y avait un magasin d'habits invisibles à New York. On n'y trouvait que des complets-vestons cravates. Seuls les gars pouvaient être invisibles. Le pouvoir de l'invisibilité était donc réservé aux hommes fréquentant sans doute les *boys club* de l'époque. Dans ma tête d'enfant, j'imaginai ces hommes poussant la balle dans le filet des filles au cours de ces parties de hockey bottine contre les garçons dont nous sortions souvent perdantes. J'étais persuadée que ces mêmes invisibilités masculines trafiquaient la liste des meilleures compositions de mon école en retirant celles des filles jugées *trop... pas assez*. Je vous dis qu'à la récréation, je faisais tourner ma corde à danser à des vitesses records.

Une fois ce souvenir effacé, je me suis accrochée à une autre des questions de LQ : *Qu'est-ce qui a changé dans le milieu depuis que vous y évoluez ?* Si je remonte dans le temps jusqu'à mes narcissiques poèmes d'adolescente, l'égoportrait ne figurait pas dans les dictionnaires même si mon frère passait des heures devant le miroir à se coiffer pour arriver à reproduire la banane d'Elvis. Il me semble que la parole était moins aseptisée qu'aujourd'hui. Il n'y avait pas de mots défendus, ni de *n... word* à éviter. À bien y penser, « clitoris » et « vagin » étaient tabous. Ce n'est que plus tard, avec *The Hite Report*<sup>2</sup>, que des milliers de femmes dévoileraient leur sexualité et localiseraient le célèbre organe du plaisir. Dans la même foulée, Denise Boucher me déniaiserait avec *Cyprine*<sup>3</sup>, un texte qui a glissé

dans mon corps l'idée d'une *écriture de jouissance et non de pouvoir*.

L'autofiction n'existait pas encore dans mon univers de décrocheuse. Je n'étais qu'une jeune innocente qui se permettait de raconter sa vie de voyageuse dans des cahiers lignés en parcourant les Amériques à la recherche de son clitoris. Au fil des ans, mon curriculum vitæ s'est rempli de vagabondages d'un éditeur à l'autre. Les directeurs littéraires (eux aussi) se rebellaient, quittaient leur *maison* en désaccord parfois avec de nouvelles politiques éditoriales dictées par des gestionnaires-comptables. Misogynes, les éditeurs de l'époque ? Un seul, de l'ordre des dinosaures de la période des collèges classiques. Mais depuis, des éditrices compétentes assument leurs tâches avec brio dans cette sphère d'influence traditionnellement réservée aux hommes. De plus, un nombre impressionnant de petites maisons d'édition indépendantes, ouvertes à toutes les prises de parole, ont surgi. Peu à peu, le travail des attachés-es de presse (surtout des femmes) a été transformé par l'efficacité des technologies de communication. À défaut de nous faire briller dans le ciel de Montréal, elles et ils réussissent par moments à nous sortir du dortoir d'Ina Percevoir. Mais en vieillissant, briller dans le firmament culturel de la métropole n'a plus autant d'importance.

Depuis quelque temps, nous ne sommes plus des auteures, mais des autrices. Sur le coup, j'ai tiqué. J'ai consulté ma vieille grammaire : « Les noms terminés en *teur* non dérivés d'un verbe forment leur féminin en *trice*. » Ainsi *danseur* devient *danseuse* parce que le mot peut danser. Finalement, « autrice » donne aux femmes plus de visibilité sonore.

Ce qui a changé aussi, c'est l'arrivée de cours de création littéraire en milieu universitaire et collégial. Stimulants, formateurs, ces ateliers ouvrent des portes, car bien souvent les professeur-es sont également des écrivain-es en lien avec des éditeur-rices. Toute une génération savante de créatrices est née, capable de mettre en valeur ses écrits avec le charme et l'intelligence de sa jeunesse florissante. Un parloir, pour les moins de quarante ans, fréquenté par les libraires et les médias.

Visibles ou invisibles les œuvres littéraires écrites par les femmes de ma génération ? Je dirais plutôt qu'elles passent trop souvent inaperçues. Ce qui est le plus invisible, ce sont ces pouvoirs d'évaluation et de sélection si difficiles à nommer, à montrer du doigt. Quand ces autorités reçoivent à souper, les écrits (pourtant visibles) de certaines d'entre nous se retrouvent dans les serviettes de table chiffonnées près des verres à cognac. Vous avez des preuves, des chiffres ? Seulement des miettes de pain restées dans les petites assiettes de côté réservées aux jeunes autrices talentueuses qui parlent la bouche pleine de revendications en sirotant leur avenir pour ne pas être inaperçues. Tout regard fuyant nous fragilise et nous divise.

Qu'est-ce qui a changé ? Nous vivons plus rapidement. Nous écrivons à la vitesse d'une bactérie mangeuse de chair. Cette course épuisante et tous les maux qui l'accompagnent sont signalés dans les livres de jeunes écrivaines aux prises avec la famille, la carrière, leur corps, les obligations de publier à un rythme effarant, sinon c'est la disparition du comptoir des librairies, le retour rapide au distributeur et, en fin de compte, le dortoir d'Ina Percevoir. Le dortoir : le lieu où dorment les rêves des filles pendant que les chercheuses universitaires fouillent l'armoire du temps en quête d'œuvres qu'elles retrouvent parfois sous des piles de préjugés ou d'oublis.

Nous arrivons au dessert et aux vœux de bonheur. Je croise les petites cuillères en souhaitant qu'il y ait parité entre autrices d'un âge avancé et jeunesses tout en beauté durant ces activités proposées par les salons du livre et autres organismes littéraires. Je termine sur une folie, rue Bergère, jambes en l'air : la création d'un prix récompensant une œuvre écrite par une Québécoise, tous genres littéraires confondus, jury féminin intergénérationnel. Le prix *Lilas* remis en mai ou le prix *De-la-table-à-rallonges*, c'est selon. Une fin bien féérique ! Aussi, je reviens sur terre agitée d'une tristesse. Avant, on compartimentait les gens par classe sociale, aujourd'hui c'est par génération. Le milieu littéraire n'échappe pas à cette tendance. On encourage ce qui s'écrit dans son wagon sans égard pour ce qui se passe dans le reste du convoi ; sans comprendre que, d'une gare à l'autre, les écrivain-es, peu importe leur âge, poursuivent la même quête de sens.

---

1. Réjean Ducharme, *Ines Pérée et Inat Tendu*, Montréal, Leméac, coll. « Théâtre », 2016 [1976].

2. Shere Hite, *The Hite Report : A Nationwide Study of Female Sexuality*, New York, Seven Stories Press, 1976.

3. Denise Boucher, *Cyprine, essai-collage pour être une femme*, Montréal, L'Aurore, 1978.

---

**Monique Juteau** habite à Bécancour au Centre-du-Québec, région plutôt rurale. Mais elle participe souvent à des événements littéraires en Mauricie. En mars 2020, en début de pandémie, elle publiait le roman *Le marin qui n'arrive qu'à la fin* (Hamac). En 2016, elle recevait le prix du CALQ-Centre-du-Québec pour *Voyage avec ou sans connexion* (éditions d'art Le Sabord).

en librairie  
le 9 mars

anthologie  
de la  
poésie  
actuelle  
des femmes  
au québec

2000 | 2020

préparée par  
vanessa bell  
et catherine  
cormier-larose

les éditions du remue-ménage

ISBN 978-2-89091-734-7 • 288 pages • 24,95 \$ / 19 €

**C**ette anthologie présente le travail de cinquante-cinq poètes qui incarnent les mouvances de la poésie québécoise actuelle. Outil de référence, ce livre propose de découvrir et de célébrer, dans une approche intersectionnelle et intergénérationnelle, une sélection d'œuvres frondeuses d'un milieu en pleine effervescence.

editions-rm.ca

